TURCARET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES;

Représentée pour la première fois, en 1709.

A

ACTEURS.

MONSIEUR TURCARET, *Traitant, amoureux de la Baronne.*

LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, } *Petits-Maîtres.*

FRONTIN, *Valet du Chevalier.*

FLAMAND, *Valet de Monsieur Turcaret.*

Monsieur RAFLE, *Usurier.*

Monsieur FURET, *Fourbe.*

JASMIN, *petit Laquais de la Baronne.*

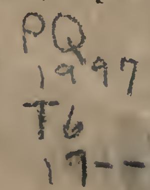
LA BARONNE, *jeune veuve, coquette.*

Madame TURCARET, *femme de Monsieur Turcaret.*

Madame JACOB, *Revendeuse à la Toilette, & sœur de Monsieur Turcaret.*

MARINE,
LISETTE, } *Suivantes de la Baronne.*

La Scène est à Paris, chez la Baronne.





TURCARET, COMÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENcore hier deux-cents piſtoles!

LA BARONNE.

Ceſſe de me reprocher...

MARINE.

Non, Madame, je ne puis me taire; votre conduite eſt inſupportable.

A ij

LA BARONNE.

Marine! ...

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à théfauriser?

MARINE.

Ce ferait trop exiger de vous; & cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger, qui a été tué en Flandres l'année passée. Vous aviez déja mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, & il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de Monsieur Turcaret le Traitant. Cela n'est-il pas vrai, Madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce Monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, & qu'aussi vous n'aimez guères, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; Monsieur Turcaret,

dis-je, ne ſe preſſe pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accompliſſe ſa promeſſe, parce qu'il vous fait tous les jours quelque préſent conſidérable ; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis ſouffrir, c'eſt que vous vous ſoyez coiffée d'un petit Chevalier joueur, qui va mettre à la réjouiſſance les dépouilles du Traitant. Hé ! que prétendez-vous faire de ce Chevalier ?

LA BARONNE.

Le conſerver pour ami. N'eſt-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire ſon pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouſer, en cas que Monſieur Turcaret vînt à vous manquer : car il n'eſt pas de ces Chevaliers qui ſont conſacrés au célibat, & obligés de courir au ſecours de Malte : c'eſt un Chevalier de Paris, il fait ſes caravanes dans les Lanſquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ſes airs paſſionnés, ſon ton radouci, ſa face minaudière, je le crois un grand Comédien ; & , ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que Frontin,

ſon bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé eſt admirable! & tu conclus de-là?...

MARINE.

Que le Maître & le Valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déja du tems que vous les connaiſſiez. Il eſt vrai que, depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir bruſquement ſa foi; & cette façon de ſincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il diſpoſe de votre bourſe comme de la ſienne.

LA BARONNE.

Il eſt vrai que j'ai été ſenſible aux premiers ſoins du Chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver, avant que de lui découvrir mes ſentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raiſon de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Aſſurément; & je ne ceſſerai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chaſſé de chez vous: car, enfin, ſi cela continue, ſavez-vous ce qui en arrivera.

LA BARONNE.

Hé! quoi?

MARINE.

Monſieur Turcaret ſaura que vous voulez conſerver le Chevalier pour ami, & il ne croit pas lui qu'il ſoit permis d'avoir des amis ; il ceſſera de vous faire des préſens, il ne vous épouſera point ; &, ſi vous êtes réduite à épouſer le Chevalier, ce ſera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions ſont judicieuſes, Marine ; je veux ſonger à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Enviſagez dès-à-préſent un établiſſement ſolide ; profitez des prodigalités de Monſieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouſe. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente ; & vous trouverez alors quelque Gentilhomme capricieux ou mal-aiſé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raiſons, Marine ; je veux me détacher du Chevalier, avec qui je ſens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raiſon. C'eſt-là le bon parti. Il faut s'attacher à Monſieur Turcaret, pour l'épouſer ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins, des débris de ſa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi ſoutenir dans le monde une figure brillante; &, quoi que l'on puiſſe dire, vous laſſerez les caquets, vous fatiguerez la médiſance, & l'on s'accoutumera inſenſiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma réſolution eſt priſe, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en eſt fait, je ne prends plus de part à ſa fortune, je ne réparerai plus ſes pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son Valet vient, faites-lui un accueil glacé: commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laiſſe-moi faire.



SCÈNE II.

MARINE, LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *à la Baronne.*

JE viens de la part de mon Maitre & de la mienne, Madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en ſuis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et Mademoiſelle Marine veut bien auſſi qu'on prenne la libertée de la ſaluer.

MARINE, *d'un air bruſque, à Frontin.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN, *préſentant un billet à la Baronne.*

Ce billet que Monſieur le Chevalier vous écrit, vous inſtruira, Madame, de certaine aventure....

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage a rien, Marine; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Sotte curioſité!

LA BARONNE *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une Comtesse; je vous l'envoie & vous le sacrifie. Mais » vous ne devez point me tenir compte de ce » sacrifice, ma chère Baronne : je suis si occupé, » si possédé de vos charmes, que je n'ai pas la » liberté de vous être infidelle. Pardonnez, mon » adorable, si je ne vous en dis pas d'avantage; » j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai » perdu tout mon argent, & Frontin vous dira » le reste.

LE CHEVALIER ».

MARINE, *haut, à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN, *à Marine.*

Pardonnez-moi; outre les deux-cents pistoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon Maître.

LA BARONNE, *à Frontin.*

Où est le portrait?

FRONTIN, *donnant le portrait à la Baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette Comteſſe-là, Frontin.

FRONTIN.

C'eſt une conquête, Madame, que nous avons faite, ſans y penſer. Nous rencontrâmes l'autre jour cette Comteſſe dans un Lanſquenet.

MARINE.

Une Comteſſe de Lanſquenet !

FRONTIN.

Elle agaça mon Maître ; il répondit, pour rire, à ſes minauderies. Elle qui aime le ſérieux, a pris la choſe fort ſérieuſement. Elle nous a, ce matin, envoyé ſon portrait. Nous ne ſavons pas ſeulement ſon nom.

MARINE.

Je vais parier que cette Comteſſe-là eſt quelque Dame Normande. Toute ſa famille bourgeoiſe ſe cottiſe pour lui faire tenir à Paris une petite penſion, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN, *à Marine.*

C'eſt ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peſte ! vous n'êtes pas gens à faire ſotrement des ſacrifices ! vous en connaiſſez bien le prix.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Savez-vous bien, Madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour Monſieur le Chevalier? En arrivant au logis, il ſe jette dans un fauteuil; il commence par ſe rappeller les plus malheureux coups du jeu, aſſaiſonnant ſes réflexions d'épithètes & d'apoſtrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette Comteſſe, Frontin; n'eſt-elle pas plus belle que ſon portrait?

FRONTIN.

Non, Madame; & ce n'eſt pas, comme vous voyez, une Beauté régulière; mais elle eſt aſſez piquante, ma foi, elle eſt aſſez piquante. Or, je voulus d'abord repréſenter à mon Maître que tous ſes juremens étaient des paroles perdues; mais, conſidérant que cela ſoulage un joueur déſeſpéré, je le laiſſai s'égayer dans ſes apoſtrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſais pas trop bien; car elle a le teint ſi beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

MARINE.

C'eſt-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirais bien, car elle en paraît trente. Mon Maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ſes piſtolets.

LA BARONNE.

Ses piſtolets, Marine! ſes piſtolets!

MARINE.

Il ne ſe tuera point, Madame, il ne ſe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuſe; auſſi-tôt il tire bruſquement ſon épée.

LA BARONNE

Ah! il s'eſt bleſſé, Marine, aſſurément.

MARINE.

Hé! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette ſur lui à corps perdu « Monſieur le Chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous » faire? Vous paſſez les bornes de la douleur » du lanſquenet. Si votre malheur vous fait » haïr le jour, conſervez-vous du moins, vivez » pour votre aimable Baronne; elle vous a juſ» qu'ici tiré généreuſement de tous vos embarras; » & ſoyez ſûr, (ai-je ajoûté ſeulement pour

» calmer ſa fureur) qu'elle ne vous laiſſera point « dans celui-ci ».

MARINE, *bas.*

L'entend-t-il le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois; » Monſieur Turcaret a bon dos, il portera bien » encore cette charge-là ».

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'eſpérance! il s'eſt laiſſé déſarmer comme un enfant, il s'eſt couché & s'eſt endormi.

MARINE.

Le pauvre Chevalier!

FRONTIN.

Mais, ce matin, à ſon réveil, il a ſenti renaître ſes chagrins; le portrait de la Comteſſe ne les a point diſſipés. Il m'a fait partir ſur le champ pour venir ici, & il attend mon retour pour diſpoſer de ſon ſort. Que lui dirai-je, Madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond ſur moi, & que, n'étant point en argent comptant... (*Elle veut tirer ſon diamant.*)

MARINE, *la retenant.*

Hé! Madame, y ſongez-vous?

LA BARONNE, *remettant ſon diamant.*

Tu lui diras que je ſuis touchée de ſon malheur.

MARINE, *à Frontin.*

Et que je ſuis, de mon côté, très-fâchée de ſon infortune.

FRONTIN.

Ah! qu'il ſera fâché, lui!.. (*Bas, à part.*) Maugrebleu de la ſoubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je ſuis ſenſible à ſes peines.

MARINE.

Que je ſens vivement ſon affliction, Frontin.

FRONTIN, *haut à la Baronne.*

C'en eſt donc fait, Madame, vous ne verrez plus Monſieur le Chevalier : la honte de ne pouvoir payer ſes dettes, va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'eſt plus ſenſible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poſte.

LA BARONNE.

Prendre la poſte, Marine!

MARINE, *à la Baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, Madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non; vas-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (*Donnant son diamant à Frontin.*) Tiens, voilà un diamant de cinq-cents pistoles que Monsieur Turcaret m'a donné; vas le metrre en gage, & tire ton Maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeller à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il sort.*)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, Messieurs les frippons!



SCÈNE III.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

TU vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter....

MARINE.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assûre. Hé ! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient ? Ce sont vos affaires, Madame ; ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas ! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre ; je suis entraînée par un penchant, si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre ! Ces faiblesses vous conviennent-elles ? Hé fi ! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine ! Puis-je ne pas savoir gré au Chevalier du sacrifice qu'il me fait ?

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice ! que vous êtes facile à tromper ! Mort de ma vie ! c'eſt quelque vieux portrait de famille ; que ſait-on ? de ſa grand'-mere, peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non ; j'ai quelque idée de ce viſage-là, & une idée récente

MARINE, *prenant le portrait.*

Attendez.... Ah ! juſtement, c'eſt ce coloſſe de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut, quand elle fut démaſquée.

LA BARONNE.

Tu as raiſon, Marine ; cette Comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A-peu-près comme Monſieur Turcaret. Mais ſi la Comteſſe était femme d'affaires, on ne vous la ſacrifierait pas, ſur ma parole.

SCÈNE IV.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

TAis-toi, Marine; j'apperçois le laquais de Monſieur Turcaret.

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Oh! pour celui-ci paſſe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe, c'eſt ſans doute un nouveau préſent que ſon maître vous fait.

FLAMAND, *préſentant un petit coffre à la Baronne.*

Monſieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit préſent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu ſois le bien venu, Flamand; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Conſidère, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réſerve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en ſerons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je? un billet au porteur! l'affaire eſt ſérieuſe.

MARINE.

De combien, Madame?

LA BARONNE.

De dix-mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon; voilà la faute du Diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non, ce ſont des vers que Monſieur Turcaret m'adreſſe.

MARINE.

Des vers de Monſieur Turcaret!

LA BARONNE, *liſant.*

« A Philis.... quatrain ».... Je ſuis la Philis, & il me prie en vers de recevoir ſon billet en proſe.

MARINE.

Je ſuis fort curieuſe d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de ſi bonne proſe.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(*Elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
» Et ſoyez aſſurée que mon âme
» Conſervera toujours une éternelle flamme ;
» Comme il eſt certain que trois & trois font ſix ».

MARINE.

Que cela eſt finement penſé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les Auteurs ſe peignent dans leurs ouvrages.... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine.

MARINE *ſort.*

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

IL faut que je te donne quelque choſe à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma ſanté.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, Madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étais chez ce Conſeiller que j'ai ſervi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais, depuis que je ſis chez Monſieur Turcaret, je ſis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'eſt tel que la maiſon d'un homme d'affaires, pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND, *appercevant M. Turcaret.*

LE voici, Madame, le voiçi.

(Il ſort.)

SCÈNE VII.

MARINE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

JE ſuis ravie de vous voir, Monſieur Turcaret, pour vous faire des complimens ſur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh, oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils ſont du dernier galant. Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaiſantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieuſement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus ſpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce ſont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le ſecours de quelque Auteur, comme cela ſe pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien: les Auteurs de profeſſion ne penſent & ne s'expriment pas ainſi; on ne ſaurait les ſoupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiofité, fi je ferais capable d'en compofer, & l'amour m'a ouvert l'efprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monfieur; il n'y a rien d'impoffible pour vous.

MARINE.

Votre profe, Monfieur, mérite auffi des complimens : ellev aut bien votre poéfie au moins.

M. TURCARET.

Il eft vrai que ma profe a fon mérite; elle eft fignée & approuvée par quatre Fermiers généraux.

MARINE, *à Monfieur Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre profe, Monfieur; & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raifon, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon; il n'est que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix-mille écus? Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas, à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il

ſemble que vous vous imaginiez avoir beſoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée ! non, Madame, ce n'eſt point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, Monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle eſt franche ! qu'elle eſt ſincère !

LA BARONNE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins....

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme.... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous ſortez ſi-tôt ?

M. TURCARET.

Oui ! ma Reine ; je ne viens ici que pour vous ſaluer en paſſant. Je vais à une de nos aſſemblées, pour m'oppoſer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre Compagnie. Je revien-

drai, dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, Monsieur; je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine; il me semble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens; je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, Monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi!

M. TURCARET *sort.*

SCÈNE VIII.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

IL s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui,

Madame. L'excellent ſujet! Il a de l'argent, il eſt prodigue & crédule ; c'eſt un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais aſſez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui ; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien Monſieur Turcaret.

SCÈNE IX.

MARINE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

JE viens, Madame, vous témoigner ma reconnaiſſance ; ſans vous, j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout ſon crédit, & je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je ſuis bien-aiſe, Chevalier, de vous avoir fait ce plaiſir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il eſt doux de voir ſauver ſon honneur par l'objet même de ſon amour!

MARINE, *bas, à elle-même.*

Qu'il eſt tendre & paſſionné! Le moyen de lui refuſer quelque choſe!

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai auſſi quelques grâces à lui rendre; Frontin m'a dit qu'elle s'eſt intéreſſée à ma douleur.

MARINE, *au Chevalier.*

Eh! oui, merci de ma vie! je m'y ſuis intéreſſée; elle nous coûte aſſez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taiſez-vous, Marine; vous avez des vivacités qui ne me plaiſent pas.

LE CHEVALIER.

Hé! Madame, laiſſez-la parler; j'aime les gens francs & ſincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le ſont pas.

LE CHEVALIER.

Elle eſt toute ſpirituelle dans ſes mauvaiſes humeurs; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques. (*Il fait ſemblant de fouiller dans ſes poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en reſſouvenir.

FRONTIN, *à Marine.*

C'eſt de l'argent comptant.

MARINE, *à Frontin.*

J'ai bien affaire de ſon argent! hé! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'eſt voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le reſpect.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Ne prenez point la choſe ſérieuſement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, Madame; je ne puis voir tranquilement que vous ſoyez la dupe de Monſieur, & que Monſieur Turcaret ſoit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE.

Hé fi, fi! Madame; c'eſt ſe moquer, de recevoir d'une main, pour diſſiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, & Monſieur le Chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela vous êtes trop inſolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, Madame, je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente ! ne paraissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à Monsieur Turcaret, Madame ; &, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

VOILA, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, Madame vous avez eu raison : com-

ment donc! Mais c'eſt une eſpèce de mère que cette ſervante-là.

LA BARONNE, *à Frontin.*

C'eſt un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN.

Elle ſe mêlait de vous donner des conſeils! elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je ſuis femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux viſages.

LE CHEVALIER.

Il ſerait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de ſa colère, elle allât donner à Monſieur Turcaret des impreſſions qui ne conviendraient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas: les ſoubrettes ſont comme les bigottes; elles ſont des actions charitables pour ſe venger.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'eſprit, & Monſieur Turcaret n'en a guères: je ne l'aime point, & il eſt amoureux: je ſaurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chaſſée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je ſonge que ce n'eſt pas aſſez de nous être débarraſſés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'eſprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame?

LA BARONNE.

Le laquais de Monſieur Turcaret eſt un ſot; un benêt dont on ne peut tirer le moindre ſervice; & je voudrais mettre à ſa place quelque habile homme, quelques uns de ces génies ſupérieurs, qui ſont faits pour gouverner les eſprits médiocres, & les tenir toujours dans la ſituation dont on a beſoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies ſupérieurs! Je vous vois venir; Madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne nous ſera pas inutile auprès de notre Traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

Je ſuis jaloux de l'invention, on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, Mônſieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays ſur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait préſent d'un billet au porteur de dix-mille écus: je veux changer cet effet-là de nature; il en faut faire de l'argent: je ne connais perſonne pour cela; Chevalier, chargez-vous de ce ſoin; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je ſuis bien-aiſe de l'avoir, & vous me tiendrez compte du ſurplus.

FRONTIN.

Cela eſt trop juſte, Madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, Madame, & vous aurez cet argent inceſſamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.



SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix-mille écus! La bonne aubaine, & la bonne femme! Il faut être auſſi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : ſavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas mal payer le ſacrifice de notre vieille folle de Comteſſe qui n'a pas le ſou.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Madame la Baronne eſt perſuadée que vous avez perdu mille écus ſur votre parole, & que ſon diamant eſt en gages; le lui rendrez-vous, Monſieur, avec le reſte du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, ſans quelque nouvel article de dépenſe ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je ſerais un grand malheureux de m'expoſer à rompre avec elle à ſi bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyais que vous vouliez faire les choſes à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne ſera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après ſa deſtruction, là, ſon anéantiſſement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des ſoins à la coquette, que pour ruiner le Traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces ſentimens généreux je reconnaîs mon Maître.

SCÈNE XII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *bas, à Frontin.*

PAIX, Frontin; voici la Baronne.

LA BARONNE.

Allez, Chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment; mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître....

LA BARONNE.

Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance? (*Il conduit la Baronne, qui rentre dans son appartement, & il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

J'ADMIRE le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

Je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, Madame ; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avait en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut eſcompter, moyennant un très-honnête profit. Mon Maître, que j'ai laiſſé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je ſuis enfin débarraſſée de Marine : elle a ſérieuſement pris ſon parti ; j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte ; elle eſt ſortie. Ainſi, Frontin, j'ai beſoin d'une femme-de-chambre : je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main ; c'eſt une jeune perſonne, douce, complaiſante, comme il vous la faut : elle verrait tout aller ſens-deſſus-deſſous dans votre maiſon, ſans dire une ſyllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement ; nous ſommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'eſt-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même ; elle eſt ſous ma tutelle : j'ai l'adminiſtration de ſes gages & de ſes profits, & j'ai ſoin de lui fournir tous ſes petits beſoins.

LA BARONNE.

Elle ſert ſans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non ; elle eſt ſortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel ſujet ?

FRONTIN.

Elle ſervait des perſonnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des viſites ſé-

rieuſes, un mari & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires : enfin c'eſt une maiſon triſte, ma pupille s'y eſt ennuyée.

LA BARONNE.

Où eſt-elle donc à l'heure qu'il eſt?

FRONTIN.

Elle eſt logée chez une vieille prude de ma connaiſſance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour ſavoir ce qui ſe paſſe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me paſſer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame ; ou vous l'amener moi-même ; vous en ſerez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ſes bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes ſortes d'inſtrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli ſujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : auſſi je la deſtine pour l'Opéra : mais je veux auparavant qu'elle ſe faſſe dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites. (*Il s'en va.*)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II.

LA BARONNE, *ſeule.*

CETTE fille-là me ſera d'un grand agrément ; elle me divertira par ſes chanſons, au-lieu que l'autre ne faiſait que me chagriner par ſa morale.

SCÈNE III.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE, *appercevant M. Turcaret ; à elle-même.*

MAIS je vois M. Turcaret : ah ! qu'il paraît agité ! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET, *eſſoufflé.*

Ouf ! je ne ſais par où commencer, perfide !

LA BARONNE, *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles ; on vient de me rendre

compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE, *haut.*

Le début est agréable; & vous employez de fort jolis termes, Monsieur!

M. TURCARET.

Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau Chevalier, qui vient ici à toute heure, & qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire: vous avez des vues pour l'épouser, & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur, j'aimerais le Chevalier!

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, & qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse & de la mienne, & que vous lui sacrifiiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une jolie personne! Ne vous a-t-elle dit que cela, Monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point. Parlez; qu'est devenu, par exemple, ce gros

brillant que je vous donnai l'autre jour? montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE,

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, Monſieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé! ſur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en ſerez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je ſois aſſez ſot pour rompre avec vous ſans éclat. Je ſuis honnête-homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le ſcandale, moi: ah! vous n'avez point affaire à un Abbé.

LA BARONNE.

Non; j'ai affaire à un extravagant, à un poſſédé Oh bien! faites, Monſieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſerai point, je vous aſſûre.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende! & ſi je l'ai auſſi donné au Chevalier?

M. TURCARET.

Ah! ſi je le croyais!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc! au-lieu de se jetter à mes genoux, & de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET

Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela!

LA BARONNE.

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traitresse?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essoufflé*.

Hé bien! parlez, Madame, parlez, je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine....

M. TURCARET.

Un faux rapport! ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, Monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disait-elle
» à tous momens, que de voir la veuve d'un
» Colonel songer à un Monsieur Turcaret, un
» homme sans naissance, sans esprit, de la mine
» la plus basse....

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités ; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

» Pendant que vous pouvez choisir un époux
» entre vingt personnes de la premiere qualité ;
» lorsque vous refusez votre aveu même aux
» pressantes instances de toute la famille d'un
» Marquis dont vous êtes adorée, & que vous
» avez la faiblesse de sacrifier à ce Monsieur
» Turcaret ».

M. TURCARET.

Cela n'eſt pas poſſible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monſieur. Ce Marquis eſt un jeune Seigneur, fort agréable de ſa perſonne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon couſin le Chevalier, ſon ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, & c'eſt pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impoſtures pour ſe venger, & vous êtes aſſez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une Servante paſſionnée qui vous parlait; & que, ſi j'avais eu quelque choſe à me reprocher, je n'aurais pas été aſſez imprudente pour chaſſer une fille dont j'avais à craindre l'indiſcrétion. Cette penſée, dites-moi, ne ſe préſente-t-elle pas naturellement à l'eſprit ?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord : mais.....

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choſes, que je n'avais plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter ?

M. TURCARET.

Oh ! oui ; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au Chevalier, qui eſt, dit-elle, votre parent comme Jean-de-Vert.

LA BARONNE.

Et, ſi je vous montrais tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous ?

M TURCARET.

Oh ! je dirais, en ce cas-là, que... Mais cela ne ſe peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, Monſieur ; le reconnaiſſez-vous ? Voyez le fond que l'on doit faire ſur le rapport de certains Valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là eſt une grande ſcélérate ! Je reconnais ſa fripponnerie & mon injuſtice ; pardonnez-moi, Madame, d'avoir ſoupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne ſont point excuſables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Fallait-il vous laiſſer ſi facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendreſſe ?

M. TURCARET.

Hélas! non. Que je ſuis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine! coquine de Marine! Vous ne ſauriez vous imaginer tous les menſonges que cette pendarde-là m'eſt venu conter : elle m'a dit que vous & Monſieur le Chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; & que ſi, aujourd'hui pour demain, je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuſe!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'eſt un fait conſtant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faibleſſe de la croire un ſeul moment!

M. TURCARET.

Oui, Madame, j'ai donné là-dedans comme un franc ſot: où diable avais-je l'eſprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! (*Se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, Monſieur. Vous auriez moins de jalouſie, ſi vous aviez moins d'amour ; & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET, *ſe levant.*

Quelle bonté ! Il faut avouer que je ſuis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais ſérieuſement, Monſieur, croyez-vous qu'un cœur puiſſe balancer un inſtant entre vous & le Chevalier ?

M. TURCARET.

Non, Madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour diſſiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : conſentez-y, Madame, j'en fais les moyens.

LA BARONNE.

Et, quels ſont-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah! combien de cousins, d'oncles, & de maris j'ai fait directeurs en ma vie! J'en ai envoyés jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le Chevalier est homme de condition, & que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez.

LA BARONNE.

Oublions le passé, il faut que je vous fasse une prière.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour

de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'eſt un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurais déja pouſſé, ſi je lui avais trouvé quelque diſpoſition; mais il a l'eſprit trop bonace; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez lui un emploi qui ne ſoit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas tout; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon couſin le Chevalier; c'eſt auſſi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, Madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.



SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

MADAME, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaissez bien en physionomies!

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible. (*A Frontin.*) Approche, mon ami: dis-moi un peu, as-tu déja quelques principes?

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, Monſieur : mais je ſens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu ſais du moins l'arithmétique ; tu ſais faire des comptes à parties ſimples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur ; je ſais même faire des parties doubles : j'écris auſſi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique ?

FRONTIN.

Hé ! oui, d'une écriture que vous connaiſſez, là, d'une certaine écriture qui n'eſt pas légitime.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Juſtement ; c'eſt ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, Madame, eſt bien niais.

LA BARONNE.

Il ſe déniaiſera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho! qu'oui, Madame, ho! qu'oui; d'ailleurs, un bel-eſprit n'eſt pas néceſſaire pour faire ſon chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies aſſez communs: il ſuffit d'un certain uſage d'une routine que l'on ne manque guères d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre ſcience.

LA BARONNE

Ce n'eſt pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh! çà, mon ami; tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, Monſieur, comme mon nouveau maître: mais, en qualité d'ancien laquais de Monſieur le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commiſſion dont il m'a chargé; il vous donne, & à Madame ſa couſine, à ſouper ici ce ſoir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes ſortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de

Champagne; &, pour égayer le repas, vous aurez des voix & des inſtrumens.

LA BARONNE.

De là muſique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Madame, à telles enſeignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surêne pour abreuver la ſymphonie.

LA BARONNÈ.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'eſt pas trop, Madame; il y aura huit concertans, quatre Italiens de Paris, trois Chanteuſes & deux gros Chantres.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il a, ma foi, raiſon, ce n'eſt pas trop. Ce repas ſera fort joli.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh! diable, quand Monſieur le Chevalier donne des ſoupers comme cela, il n'épargne rien, Monſieur.

M. TURCARET.

J'en ſuis perſuadé.

FRONTIN.

Il ſemble qu'il ait à ſa diſpoſition la bourſe d'un partiſan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choſes fort magnifiquement.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Qu'il est ingénu ! (*A Frontin.*) Hé bien ! nous verrons cela tantôt. (*A la Baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici Monsieur Gloutonneau le Poëte ; aussi bien je ne saurais manger, si je n'ai quelque bel-esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange & pense beaucoup : peste ! c'est un homme bien agréable .... Oh ! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe d'une beauté ....

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ; ne vous jetez point dans une dépense.....

M. TURCARET.

Hé fi, Madame, fi ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il sort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.



SCÈNE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

ENFIN, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, Madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est-à-présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.....

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras, quand elle sera venue. (*Elle entre dans une autre chambre.*)



SCÈNE VI.

FRONTIN, *seul.*

COURAGE, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle : te voilà placé chez un homme d'affaire par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perspective ! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... Mais j'apperçois ma pupille.

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TU sois la bien venue, Lisette; on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, & sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à

te regler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier ; c'est-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.



SCÈNE

SCÈNE VIII.

LISETTE, FRONTIN; LE CHEVALIER, *dans le fond.*

FRONTIN, *appercevant le Chevalier.*

LE voici qui vient.

LISETTE, *à Frontin.*

Je ne l'avais pas encore vu. Ah! qu'il eſt bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre.... (*Appercevant Liſette.*) mais que vois-je? Quelle eſt cette Beauté brillante?

FRONTIN, *au Chevalier.*

C'eſt une fille q e je donne à Madame la Baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER

Et c'eſt ſans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; il y a long-tems que nous nous connaiſſons; je ſuis ſon répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'eſt faire ſon éloge en un mot. Elle eſt, parbleu ! charmante. Monſieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous ſavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami ſincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, Monſieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque ; pourquoi m'avoir fait myſtère d'une ſi belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je craignais...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, que diable ! vous m'entendez de reſte.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! (*A Liſette.*) Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ? Ah, la piquante repréſentation ! l'adorable griſette !

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes Seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses ! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille Comtesse.

FRONTIN,

Non, Monsieur : j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Vas, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin.... Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE.

Trève de douceurs, Monsieur le Chevalier ; je vais me présenter à ma maitresse, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.



SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PARLONS de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant-pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déja prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris: des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un Agent de Change qui te donnerait de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai: mais que direz-vous à Madame la Baronne? Si vous lui dites que vous avez

encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui préte, ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, & que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton Agent de Change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras: je vais t'y attendre, aussi-tôt que j'aurai parlé à la Baronne.

(Il entre dans la chambre de la Baronne.)



SCÈNE X.

FRONTIN, *seul.*

JE ne manque pas d'occupation, Dieu merci. Il faut que j'aille chez le Traiteur; de-là, chez l'Agent de Change; de chez l'Agent de Change, au logis; & puis il faudra que je revienne ici joindre Monsieur Turcaret : cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante; mais patience; après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction! quelle tranquilité d'esprit! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

HÉ bien, Frontin! as-tu commandé le souper? Fera-t-on grand'-chère?

FRONTIN, *à la Baronne*.

Je vous en réponds, Madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je sais faire, lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier m'attend: je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas; & puis je viendrai ici prendre possession de Monsieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, Madame.

LA BARONNE.

Il paraît que vous n'en manquez pas vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serais bien heureuse, Madame, si mes petits talens pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous; mais j'ai un avis à vous donner: je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaiſance.

LISETTE.

A moi, Madame!

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas aſſez les ſentimens que j'ai pour le Chevalier.

LISETTE.

Hé! pourquoi les combattre? Ils ſont ſi raiſonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le Chevalier me paraît digne de toute ma tendreſſe.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une paſſion véritable & conſtante.

LISETTE.

Un Chevalier fidèle & ſincère! on n'en voit guères comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a ſacrifié une Comteſſe?

LISETTE.

Une Comteſſe!

LA BARONNE.

Elle n'eſt pas, à la vérité, dans la première jeuneſſe.

LISETTE.

C'eſt ce qui rend le ſacrifice plus beau. Je connais Meſſieurs les Chevaliers; une vieille Dame leur coûte plus qu'une autre à ſacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela eſt admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va juſqu'au ſcrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un Chevalier unique en ſon eſpèce!

LA BARONNE.

Taiſons-nous, j'apperçois Monſieur Turcaret.



SCÈNE III.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

JE viens, Madame.... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme-de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, Monsieur; que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qui m'en semble? elle me revient assez; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE.

La connaissance sera bientôt faite, Monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement soit bien éclairé.



SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

JE crois cette fille-là fort raiſonnable.

LA BARONNE.

Elle eſt fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en fais bon gré. Je viens, Madame, de vous acheter pour dix-mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux: ils ſont d'un goût exquis, je les ai choiſis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes univerſel, Monſieur; vous vous connaiſſez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au Ciel, & ſur-tout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'Hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un Hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déja acheté la place, qui contient quatre arpens, ſix perches, neuf toiſes, trois pieds & onze pouces. N'eſt-ce pas-là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis ſera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeſte ! je n'ai garde de faire quelque choſe de commun ; je me ferais ſiffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Aſſurément.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *dans le fond* ; LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

QUEL homme entre ici ?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

C'eſt ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épouſé les intérêts : je me paſſe-

rais bien de ses visites, elles ne me sont aucun plaisir.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *à lui-même, reconnaissant le Marquis.*

Ah, morbleu! c'est le Marquis de la Tribaudiere. La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Appercevant M. Turcaret.*) Hé! que vois-je?... oui... non... pardonnez-moi.. justement... c'est lui-même; c'est Monsieur Turcaret. (*S'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, Madame? Vous le connaissez! vous empruntez sur gages. Palsembleu! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif! il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas, à lui-même.*

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, Monsieur le Marquis;

Monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, Madame, aussi l'est-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, Monsieur le Marquis. Il est badin, Madame, il est badin : ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Oui ; je comprends bien qu'il badine, où qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! Morbleu ! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, Monsieur ? Oh ! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Ah parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai passé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, Madame; je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avais un brillant de cinq-cent louis: on m'adressa à Monsieur Turcaret; Monsieur Turcaret me renvoya à un de ses Commis, à un certain Monsieur Ra, ra, Rafle: c'est celui qui tient son Bureau d'usure. Cet honnête Monsieur Rafle me prêta, sur ma bague, onze-cent-trente-deux livres six sols & quelques deniers; il me prescrivit un tems pour la retirer: je ne suis pas fort exact, moi; le tems est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis, ne me confondez point avec Monsieur Rafle, je vous prie; c'est un frippon que j'ai chassé de chez moi: s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la Justice; je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillans; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à-peu-près comme... (*Il*

regarde le diamant de la Baronne.) Hé !... le voilà, Madame ; vous vous en êtes accommodée avec Monsieur Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE, *au Marquis.*

Autre méprise, Monsieur ; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame ; il a des revendeuses à sa disposition, &, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, Monsieur !

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, Madame, mon dessein n'est pas d'insulter ; je suis trop serviteur de Monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié ; il était laquais de mon grand-père ; il me portait sur ses bras ; nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point ; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens ; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grâce, Monſieur le Marquis, changeons de diſcours. Vous cherchez Monſieur le Chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, Madame, aux ſpectacles, au cabaret, au bal, au lanſquenet; je ne le trouve nulle part: ce coquin-là ſe débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie: pour moi je ne change point: je mène une vie réglée, je ſuis toujours à table; j'ai du crédit chez les Traiteurs, parce que l'on ſait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, & qu'on me voit une diſpoſition plus que prochaine à manger ſa ſucceſſion.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaiſe pratique pour les Traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les Traitans; n'eſt-ce pas Monſieur Turcaret? (*A la Baronne.*) Ma tante pourtant veut que je me corrige: &, pour lui faire accroire qu'il y a déja du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je ſuis; elle ſera toute étonnée de me trouver ſi raiſonnable, car elle m'a preſque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, Monsieur le Marquis, c'est une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

Je soupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu jusqu'au jour ; & j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable ; dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis ; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, Monsieur Turcaret ; je n'ai point de rancune au moins : touchez-là, renouvellons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce Monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.



SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

VOILA une mauvaiſe connaiſſance, Madame; c'eſt le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connaiſſe.

LA BARONNE.

C'eſt en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai ſouffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en ſuis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raiſon.

M. TURCARET.

J'ai été ſi ſurpris d'entendre les choſes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre; ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez uſé ſagement; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier! Quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus Monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages! il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père; rien n'est plus faux, je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela serait vrai: le beau reproche! il y a si long-tems! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impréssion sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manières d'une perſonne de condition, pour pouvoir être ſoupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

MONSIEUR !

M. TURCARET, *à Flamand.*

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il eſt là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

FLAMAND.

Ce Monſieur que vous ſavez; là, ce Monſieur.. Monſieur choſe.

M. TURCARET.

Monſieur choſe!

FLAMAND.

Hé oui! ce Commis que vous aimez tant! Drès qu'il vient pour deviſer avec vous, tout auſſi-tôt vous faites ſortir tout le monde, & ne voulez pas que perſonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eſt Monſieur Raſle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monſieur, c'eſt lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne diſiez-vous pas que vous l'aviez chaſſé?

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Oui, & c'eſt pour cela qu'il vient ici: il cherche à ſe racommoder. Dans le fond, c'eſt un aſſez bon-homme, homme de confiance. Je vais ſavoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non: qu'il vienne ici, Monſieur: vous lui parlerez dans cette ſalle; n'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déja donnés pour cela; vous serez contente.



SCENE

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi eſt-il queſtion, Monſieur Rafle ? Pourquoi me venir chercher juſqu'ici ? Ne ſavez-vous pas bien que, quand on vient chez les Dames, ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; je ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année paſſée trois-mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, ſe voyant ſur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la choſe à ſon

oncle le Préſident, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là; laiſſons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans ſon bordereau.*

Ce Caiſſier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux-cent mille écus...

M. TURCARET.

C'eſt par mon ordre qu'il... je ſais où il eſt.

M. RAFLE.

Mais les procédures ſe font contre vous; l'affaire eſt ſérieuſe & preſſante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes meſures, cela ſera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne ſoit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous paſſé chez ce jeune-homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caiſſe?

M. RAFLE.

Oui, Monſieur. Il veut bien vous prêter vingt-mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il ſera valoir à ſon profit ce qui

pourra lui rester à la compagnie, & que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, Monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux-mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET.

Hé bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze-mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon! hé! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? trop bon, trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile !

M. RAFLE.

Et de faire en ſorte qu'il ne ſoit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en ſorte qu'il le ſoit; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'eſt ce que j'ai penſé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts ; je mériterais d'être caſſé à la tête de la Compagnie.

M. RAFLE.

Je ne ſuis pas plus ſenſible que vous aux plaintes des ſots... Je lui ai déja fait réponſe, & lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter ſur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, *regardant dans ſon bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête Serrurier de ma connaiſſance a amaſſés par ſon travail & par ſes épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela eſt bon : je lui ferai ce plaiſir-là : allez me le chercher ; je ſerai au logis dans un quart-d'heure, qu'il apporte l'eſpèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *s'en allant* & *revenant.*

J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas miſe ſur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous ſurprendra fort. Madame Turcaret eſt à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monſieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune Seigneur dont le viſage ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire ſouvenir

ſeulement qu'il lui eſt dû quinze mois de la penſion de quatre-mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne ſoit payée.

M. TURCARET.

Oh ! ventrebleu, Monſieur Rafle, qu'elle le ſoit : défaiſons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq-cents piſtoles du Serrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE IX.

M. TURCARET, *ſeul.*

MALPESTE ! ce ſerait une ſotte aventure, ſi Madame Turcaret s'aviſait de venir en cette maiſon : elle me perdrait dans l'eſprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE X.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

MADAME m'a envoyé ſavoir, Monſieur, ſi vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avais point, mon enfant; ce ſont des bagatelles dont de pauvres diables de Commis s'embarraſſent la tête, parce qu'ils ne ſont pas faits pour les grandes choſes.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous trouver en converſation avec cette aimable perſonne: quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un ſi doux entretien.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Tu ne feras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne fera point difficile.

FRONTIN.

Oh ! pour cela, non. Je ne fais pas, Monfieur, fous quelle heureufe étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez fi belles, fi prévenantes.. !

M. TURCARET, *à Lifette.*

Comment le fais-tu ?

LISETTE.

Depuis le peu de tems que je fuis ici, je n'entends dire autre chofe à Madame la Baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne faurait cacher fa faibleffe ; elle vous aime fi tendrement !... Demandez, demandez à Lifette.

LISETTE.

Oh! c'eſt vous qu'il en faut croire, Monſieur Frontin.

FRONTIN, *à Liſette*

Il eſt vrai; mais je ſuis fâché que Monſieur ne réponde pas aſſez à l'amour que Madame la Baronne a pour lui.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y réponds pas!

FRONTIN.

Non, Monſieur. Je t'en fais juge, Liſette: Monſieur, avec tout ſon eſprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'eſt-ce pas une choſe honteuſe que vous n'ayez pas encore ſongé à lui faire préſent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah! pour cela, Monſieur, il a raiſon: vos commis en donnent bien à leurs maitreſſes.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? n'a-t-elle pas le mien, dont elle diſpoſe, quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh, Monſieur! avoir un carroſſe à ſoi, ou

être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde, pour ne le pas connaître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET, *à Lisette.*

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à vôtre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient; oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à Madame la Baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions ſont juſtes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je ſavais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute: &, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carroſſe.

FRONTIN.

Fi donc, Monſieur! il ne faut pas que vous paraiſſiez là-dedans, vous; il ne ſerait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carroſſe à Madame la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidelle. Je connais deux ou trois Selliers qui ne ſavent point encore que je ſuis à vous; ſi vous voulez, je me chargerai du ſoin...

M. TURCARET.

Volontiers; tu me paraîs aſſez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà ſoixante piſtoles que j'ai de reſte dans ma bouſe, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monſieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui eſt mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Non, Monſieur; il vous les vendra en conſcience.

M TURCARET.

La conſcience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds, comme de la mienne.

M TURCARET.

Sur ce pied-là, je me ſervirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! vas te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras, de ma part, à Madame la Baronne, qu'une affaire qui ſera bientôt terminée m'appelle au logis.



SCÈNE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

CELA ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour Madame la Baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN, *lui remettant la bourse.*

Voilà déjà soixante pistoles que nous pouvons garder ; je les gagnerai bien sur l'équipage ; serre les ; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable ! tu deviens ambitieuse !

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on ref-

pire dans une maiſon fréquentée par un Financier, ſoit contraire à la modeſtie; car, depuis le peu de tems que j'y ſuis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amaſſer du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons enſemble, le premier riche faquin qui ſe préſentera pour m'épouſer....

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le tems de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'eſt aſſez pour un homme d'eſprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage : c'eſt aſſez, ma princeſſe; je vais ne rien épargner pour vous mériter; & ſi je manque d'y réuſſir, ce ne ſera pas faute d'attention.

SCÈNE XIII.

LISETTE, *ſeule.*

JE ne ſaurais m'mpêcher d'aimer ce Frontin; c'eſt mon Chevalier, à moi : &, au train que je lui vois prendre, j'ai un ſecret preſſentiment qu'avec ce garçon-là, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE fais-tu ici ! ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton Agent de change ? est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur ; mais il n'était pas en fonds ; il n'avait pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ? La Baronne est là-dedans ; que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine

maiſon de campagne qui lui plaît, & qu'elle veut louer, en attendant que je lui en faſſe faire l'acquiſition.

LE CHEVALIER.

Un carroſſe, une maiſon de campagne! quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela ſe doit faire aux dépens de Monſieur Turcaret. Quelle ſageſſe!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèſe.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une choſe qui l'embarraſſait.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'eſt.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maiſon de campagne; elle ne ſavait comment engager à cela Monſieur Turcaret; mais le génie ſupérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'eſt chargé de ce ſoin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaiſſance qui nous aidera à tirer dix-mille francs dont nous avons beſoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton ſtratagême?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, Monſieur; c'eſt mon fort que l'attention: j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine: un petit Acte ſuppoſé... Un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin; Monſieur Turcaret ſait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les ſait encore mieux que lui: c'eſt le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'eſt une autre choſe.

FRONTIN.

Il a preſque toujours eu ſon logement dans les Maiſons du Roi, à cauſe de ſes écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je ſais où le trouver à coup ſûr, & nos machines ſeront bien-tôt prêtes: adieu. Voila Monſieur le Marquis qui vous cherche. (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

AH! palſembleu, Chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te conſulter ſur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé! depuis quand te mêles-tu de ces ſortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? tu deviens bien diſcret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable ſi j'y ai ſongé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu ſais. C'eſt une conquête que j'ai faite par hazard, que je conſerve par amuſement, & dont je me déferai par caprice, ou par raiſon peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi; elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendrait, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareilles sentimens tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une Comtesse de Province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce tems-ci, il y a des heures de bal: c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal.

LE MARQUIS.

Justement: j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin; j'étais en pointe, j'agaçais les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches: j'aborde, je prie, je

presse, j'obtiens qu'on se démasque ; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute ?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit ?

LE MARQUIS.

Ah ! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées ! Quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie ; je lui offris mes services ; & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son Hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, Hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui: mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui: mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conſeil là-deſſus, il faudrait connaître cette perſonne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce ſoir à ſouper chez elle avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne ſe peut pas pour ce ſoir; car je donne à ſouper ici.

LE MARQUIS.

A ſouper ici! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne...

LE MARQUIS.

Oh! la Baronne s'accommodera fort de cette femme-là: il eſt bon même qu'elles faſſent connaiſſance; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comteſſe ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maiſon..

LE MARQUIS.

Des difficultés! Oh! ma Comteſſe n'eſt pas difficultueuſe; c'eſt une perſonne qui ſait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien! amène-la, tu nous feras plaiſir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, & toujours barbouillée de tabac : on ne la prendrait pas pour une femme de Province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un Peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

CETTE charmante conquête du Marquis est apparemment une Comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la Baronne.



SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

QUE faites-vous donc là ſeul, Chevalier? Je croyais que le Marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il ſort dans le moment, Madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis eſt amoureux d'une femme de Province, d'une Comteſſe qui loge en chambre garnie; il eſt allé la prendre chez elle, pour l'amener ici: nous en aurons le divertiſſement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à ſouper?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; augmentation de convives, ſurcroît de plaiſir: il faut amuſer Monſieur Turcaret, le diſſiper.

LA BARONNE.

La préſence du Marquis le divertira mal: vous

vous ne ſavez pas qu'ils ſe connaiſſent, ils ne s'aiment point; il s'eſt paſſé tantôt, entr'eux, une ſcène ici..

LE CHEVALIER.

Le plaiſir de la table raccommode tout. Ils ne ſont peut-être pas ſi mal enſemble qu'il ſoit impoſſible de les réconcilier: je me charge de cela: repoſez-vous ſur moi; Monſieur Turcaret eſt un bon ſot...

LA BARONNE.

Taiſez-vous, je crois que le voici; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *embraſſant M. Turcaret.*

MONSIEUR Turcaret veut bien permettre qu'on l'embraſſe, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaiſir qu'on aura tantôt à ſe trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, *au Chevalier.*

Le plaiſir de cette vivacité-là... Monſieur,

ſera... bien réciproque: l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la ſatisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec Madame, fait, en vérité, que... je vous aſſûre... que... je ſuis fort aiſe de cette partie-là.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous allez, Monſieur, vous engager dans des complimens qui embarraſſeront auſſi Monſieur le Chevalier; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma couſine a raiſon; ſupprimons la cérémonie, & ne ſongeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la muſique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? malepeſte! je ſuis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La muſique remue les paſſions.

M. TURCARET.

Terriblement: une belle voix ſoutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je ſuis un grand ſot de

n'avoir pas ſongé à cet inſtrument-là ! Oh ! parbleu, puiſque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre... (*Il va pour ſortir.*)

M. TURCARET, *l'arrêtant toujours.*

Je ne ſouffrirai point cela, Monſieur le Chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*

Laiſſez-le aller, Monſieur.

LE CHEVALIER *ſort.*

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

ET quand nous pouvons être ſeuls quelques momens enſemble, épargnons-nous, autant qu'il nous ſera poſſible, la préſence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimerait pas ? Mon couſin le Chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui ſuis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

QU'Y a-t-il, Liſette ?

LISETTE, *à la Baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat ſale & une vieille perruque. (*Bas, à l'oreille de la Baronne.*) Ce ſont les meubles de la maiſon de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on faſſe entrer...



SCÈNE VIII.

LISETTE, M. FURET, LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

M. FURET.

QUi de vous deux, Mesdames, est la maîtresse de céans ?

LA BARONNE, *à M. Furet.*

C'est moi, que voulez-vous ?

M. FURET, *à la Baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer vous, Madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû & requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original !

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, Monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET, *à Lisette.*

Je suis Huissier à verge, à votre service ; & je me nomme Monsieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un Huissier !

FRONTIN.

Cela eſt bien inſolent.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'eſt pas le premier coquin que...

M. FURET, *à M. Turcaret.*

Tout beau, Monſieur; d'honnêtes Huiſſiers comme moi ne ſont point expoſés à de pareilles aventures: j'exerce mon petit miniſtère d'une façon ſi obligeante, que toutes les perſonnes de qualité ſe font un plaiſir de recevoir un Exploit de ma main: en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, (avec votre permiſſion, Monſieur,) que j'aurai l'honneur de préſenter reſpectueuſement à Madame, ſous votre bon plaiſir, Monſieur.

LA BARONNE.

Uu Exploit à moi! voyez ce que c'eſt, Liſette.

LISETTE.

Moi, Madame, je n'y connais rien; je ne ſais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN, *à Liſette.*

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la Baronne.*

C'eſt pour une obligation que défunt Monſieur le Baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *à M. Furet.*

Feu mon époux, Monſieur? cela ne me regarde point: j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET, *à M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, Monſieur, l'Acte étant ſigné par Madame.

M. TURCARET, *à M. Furet.*

L'Acte eſt donc ſolidaire?

M. FURET.

Oui, Monſieur, très-ſolidaire, & même avec déclaration d'emploi: je vais vous en lire les termes; ils ſont énoncés dans l'Exploit.

M. TURCARET.

Voyons ſi l'Acte eſt en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lit.*

« Pardevant, &c. furent préſens en leurs per-
» ſonnes, haut & puiſſant Seigneur, Georges-
» Guillaume de Porcandorf, & Dame Agnès
» Ildegonde de la Dolinvillière, ſon épouſe, de
» lui dûment autoriſée à l'effet des Préſentes,
» leſquels ont reconnu devoir à Éloy-Jérôme
» Pouſſif, Marchand de Chevaux, la ſomme de
» dix-mille livres...

LA BARONNE.

De dix-mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation !

M. FURET, *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Pouffif,
» confiftant en douze Mulets, quinze Chevaux
» Normands fous poil roux, & trois Bardeaux
» d'Auvergne, ayant tous crins, queues &
» oreilles, & garnis de leurs bâts, felles, bri-
» des & licols.

LISETTE.

Brides & licols! Eft-ce à une femme de payer ces fortes de nippes-là ?

M. TURCARET, *à Lifette.*

Ne l'interrompons point. (*A M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *continuant de lire.*

« Au payement defquelles dix-mille livres,
» lefdits débiteurs ont obligé, affecté & hypo-
» théqué généralement tous leurs biens préfens
» & à venir, fans divifion ni difcuffion, renon-
» çant aufdits droits; &, pour l'exécution des
» Préfentes, ont élu domicile chez Innocent-
» Blaife le Jufte, ancien Procureur au Châte-
» let, demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait
» & paffé, &c.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'Acte eft-il en bonne forme, Monfieur ?

M. TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la ſomme.

N. FURET.

Que la ſomme, Monſieur! oh! il n'y a rien à redire à la ſomme, elle eſt fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela eſt chagrinant.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Comment chagrinant! Eſt-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte ſérieuſement dix-mille livres pour avoir ſigné?

LISETTE, *à la Baronne.*

Voilà ce que c'eſt que d'avoir trop de complaiſance pour un mari! Les femmes ne ſe corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injuſtice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, Monſieur Turcaret?

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'Acte vous n'aviez pas expreſſémenr renoncé aux droits de diviſion & de diſcuſſion, nous pourrions chicanner ledit Pouſſif.

LA BARONNE.

Il faut donc ſe réſoudre à payer, puiſque vous m'y condamnez, Monſieur; je n'appelle point de vos déciſions.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos ſentimens!

LA BARONNE,

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la deſtination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous ſavez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, Madame ; ne ſoutenons point un Procès contre l'avis de Monſieur Turcaret.

LA BARONNE, *à Liſette.*

Le Ciel m'en préſerve ; je vendrais plutôt mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ſes meubles, ſes bijoux ; & pour l'équipage d'un mari encore ! la pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, Madame, vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous vous moquez ; je me ſervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre uſage.

LA BARONNE.

Non, Monſieur, non ; la nobleſſe de votre procédé m'embarraſſe plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, Madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme! ... Suis-nous, Sergent; on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins, ſongez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai, des affaires, aux plaiſirs.

SCÈNE IX.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

ET nous vous renverrons des plaiſirs, aux affaires, ſur ma parole. Les habiles frippons, que Meſſieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que Monſieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paraît qu'il l'eſt trop, Liſette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point aſſez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiſcrète: ne plaignons point un homme qui ne plaint perſonne.

LA BARONNE.

Je ſens naître malgré moi des ſcrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'eſt pas encore tems d'en avoir; & il vaut mieux ſentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occaſion.



SCÈNE X.

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'Est de la part de Madame Dorimène.

LA BARONNE, *à Jasmin.*

Faites entrer.

JASMIN *sort.*

SCÈNE XI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

ELLE m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir ; mais. . .



SCENE XII.

LISETTE, LA BARONNE, Madame JACOB.

Madame JACOB.

JE vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme Madame Jacob: j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes ſortes de pommades à Madame Dorimène Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hazard: mais elle n'eſt point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE, *à Madame Jacob.*

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Madame JACOB.

Une garniture de quinze-cents livres, que veut revendre une Procureuſe: elle ne l'a miſe que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne ſerais pas fâchée de voir cette coiffure.

Madame JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, Madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE, *à Madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas; Madame eſt généreuſe.

Madame JACOB.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me gouverne; & j'ai, Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en ſuis perſuadée.

LISETTE, *à part.*

Vous en avez bien la mine.

Madame JACOB.

Hé! vraiment, ſi je n'avais pas d'autre reſſource, comment pourrais-je élever mes enfans auſſi honnêtement que je fais? J'ai mon mari, à la vérité: mais il ne ſert qu'à groſſir ma famille, ſans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé! que faites-vous donc, Madame Jacob, pour fournir ainſi toute ſeule aux dépenſes de votre famille?

Madame JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne Dame. Il eſt vrai que ce ſont des mariages légitimes, ils ne produiſent pas tant que les autres: mais, voyez-vous! je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait.

Madame JACOB.

Si Madame était dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet!

LA BARONNE.

Pour moi, Madame Jacob?

Madame JACOB.

C'eſt un Gentilhomme Limouſin; la bonne pâte de mari! il ſe laiſſera mener par une femme, comme un Pariſien.

LISETTE, *à la Baronne.*

Voilà encore un bon hazard, Madame.

LA BARONNE.

Je ne me ſens point en diſpoſition d'en profiter; je ne veux pas ſitôt me marier, je ne ſuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh! bien, je le ſuis moi, Madame Jacob; mettez moi ſur vos tablettes.

Madame JACOB, *à Liſette.*

J'ai votre affaire; c'eſt un gros Commis qui a déja quelque bien, mais peu de protection; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, Madame Jacob.

Madame JACOB, *à la Baronne.*

Hélas ! je devrais faire dans Paris une autre figure ; je devrais rouler carroſſe, ma chere Dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

Madame JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je ſuis ſœur de Monſieur Turcaret ; puiſqu'il faut vous le dire : il n'eſt pas que vous n'en ayez oui parler.

LA BARONNE, *d'un air étonné.*

Vous êtes ſœur de Monſieur Turcaret !

Madame JACOB.

Oui, Madame, je ſuis ſa ſœur de père & de mère même.

LISETTE, *d'un air étonné.*

Monſieur Turcaret eſt votre frère, Madame Jacob !

Madame JACOB, *à Liſette.*

Oui, mon frère, Mademoiſelle, mon propre frère, & je n'en ſuis pas plus grande Dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'eſt ſans doute à cauſe qu'il me laiſſe prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé ! oui ; c'eſt ce qui fait le ſujet de notre étonnement.

Madame JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eſt; il m'a défendu l'entrée de ſa maiſon, & il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah! le mauvais frère!

Madame JACOB.

Auſſi mauvais frère, que mauvais mari: n'a-t-il pas chaſſé ſa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faiſaient donc mauvais ménage?

Madame JACOB, *à la Baronne.*

Ils le font bien encore, Madame; ils n'ont enſemble aucun commerce, & ma belle-ſœur eſt en Province.

LA BARONNE.

Quoi! Monſieur Turcaret n'eſt pas veuf?

Madame JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il eſt ſéparé de ſa femme, à qui il fait tenir une penſion à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Liſette!

LISETTE, *à la Baronne.*

Par ma foi, Madame, voilà un méchant homme.

Madame JACOB.

Oh! le Ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; & j'ai déja ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE, *à Madame Jacob.*

Du dérangement dans ses affaires?

Madame JACOB.

Hé! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

A qui le dit-elle? Qui le sait mieux que nous?

Madame JACOB;

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque Demoiselle qui le plume, qui l'attrape; & il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouser; n'est-ce pas-là un grand sot? Qu'en dites-vous, Madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout-à-fait...

Madame JABOB.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connaissais sa maitresse, j'irais lui conseiller de le piller, de

le manger, de le ronger, de l'abymer. (*A Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, Mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerais pas, Madame Jacob.

Madame JACOB, *à la Baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, Madame; si-tôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, Madame, cela ne presse pas.



SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

HÉ bien, Lisette !

LISETTE.

Hé bien, Madame!

LA BARONNE.

Aurais-tu deviné que Monsieur Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette ?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en Province ?

LA BARONNE.

Le traître ! il m'avait assuré qu'il était veuf, & je le croyais de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !... Mais qu'est-ce donc que cela ? Qu'avez-vous ? Je vous vois toute chagrine ; merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de Monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans

chagrin l'esperance de l'épouser? Le scélérat! i a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre fort, saisissons ses billets, mettons Monsieur Turcaret à feu & à sang, rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, & redevenir frère de Madame Jacob.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, *seule.*

LA bonne maison que celle-ci pour Frontin & pour moi ! Nous avons déja soixante pistoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'Acte solidaire. Courage ; si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

IL me semble que Monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire...

SCÈNE III.

LISETTE, FLAMAND, LA BARONNE.

LISETTE, *appercevant Flamand.*

MAis que nous veut ce Monſieur ?

LA BARONNE, *à Liſette.*

Pourquoi laiſſe-t-on entrer ſans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, Madame ; c'eſt moi.

LISETTE.

Hé ! c'eſt Flamand, Madame ! Flamand ſans livrée ! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphoſe !

FLAMAND, *à Liſette.*

Doucement, Mademoiſelle, doucement ; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeller Flamand tout court. Je ne ſuis plus laquais de Monſieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je ſuis préſentement dans les affaires, dà ! &, par ainſi, il faut m'appeller Monſieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raiſon, Monſieur Flamand ; puiſque

que vous êtes devenu Commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à Madame que j'en ai l'obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'est une bonne Dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne Commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, & où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, Monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis Capitaine-Concierge de la Porte de Guibrai; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret, a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, Monsieur

Flamand, de marcher ainſi ſur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête-homme comme lui.

FLAMAND, *à la Baronne.*

Je vous envoierai, Madame, de petits préſens de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Hò que ſi fait! je ſais bien comme les Commis en uſont avec les Demoiſelles qui les placent: mais tout ce que je crains, c'eſt d'être révoqué; car dans les Commiſſions on eſt grandement ſujet à ça, voyez-vous!

LISETTE.

Cela eſt déſagréable.

FLAMAND.

Par exemple: le Commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à ſa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine Dame que Monſieur Turcaret a aimée, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, Madame, de me faire révoquer auſſi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, Monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à Monſieur Turcaret, Madame.

LA BARONNE

J'y ferai tout mon poſſible, puiſque vous y êtes intéreſſé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, *repouſſant Flamand.*

Allez, Monſieur le Capitaine-Concierge, allez à votre Porte de Guibrai. Nous ſavons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas beſoin de vos conſeils, non: vous ne ſerez jamais qu'un ſot; c'eſt moi qui vous le dis, dà; entendez-vous?

SCÈNE IV.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VOILA le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-temps qu'il eſt laquais, il devrait bien être déniaiſé.

SCÈNE V.

LISETTE, LA BARONNE. JASMIN.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'Est Monſieur le Marquis avec une groſſe & grande Madame. (*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'Est ſa belle conquête ; je ſuis curieuſe de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une image...



SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, LE MARQUIS, Mad. TURCARET.

LE MARQUIS.

JE viens, ma charmante Baronne, vous préſenter une aimable Dame, la plus ſpirituelle, la plus galante, la plus amuſante perſonne... Tant de bonnes qualités qui vous ſont communes, doivent vous lier d'eſtime & d'amitié.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Je ſuis très-diſpoſée à cette union... (*Bas, à Liſette.*) C'eſt l'original du portrait que le Chevalier m'a ſacrifié.

Madame TURCARET, *à la Baronne.*

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons ſentimens. Une perſonne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, Madame; & nos Dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palfembleu ! non ; je m'y connais, Madame : & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce visage-là, que je suis le Seigneur de France du meilleur goût.

Madame TURCARET.

Vous êtes trop poli, Monsieur le Marquis : ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez sans vanité. J'y suis toujours à l'affut des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, & je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

Madame TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! j'en ai fait un petit Paris par la belle Jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris ! savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour ?

Madame TURCARET.

Ho ! je ne vis pas comme une Dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point enfer-

mée dans un Château, je ſuis trop faite pour la ſociété; je demeure en ville, & j'ôſe dire que ma maiſon eſt un école de politeſſe & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE, *à Madame Turcaret.*

C'eſt une façon de Collége pour toute la Baſſe-Normandie.

Madame TURCARET.

On joue chez moi, on s'y raſſemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'eſprit qui ſe font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Coutances, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caen. J'y donne auſſi quelquefois des fêtes galantes, des ſoupés-collations. Nous avons des Cuiſiniers qui ne ſavent faire aucun ragoût, à la vérité: mais ils tirent les viandes ſi à-propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles ſeraient gâtées.

LE MARQUIS.

C'eſt l'eſſentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti!

Madame TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons ſouvent. Que l'on s'y divertit! cela eſt d'une propreté: les Dames de Valogne ſont les premières Dames du monde pour ſavoir l'art de ſe bien maſquer, & chacune a ſon déguiſement favori. Devinez quel eſt le mien.

LISETTE.

Madame ſe déguiſe en amour, peut-être.

Madame TURCARET.

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en Déeſſe, apparemment, en Grâce?

Madame TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *à Madame Turcaret.*

En Vénus! ah! Madame, que vous êtes bien déguiſée!

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Madame TURCARET.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

MADAME, nous aurons tantôt le plus raviſſant concert... (*Appercevant Madame Turcaret.*) Mais que vois-je?

Madame TURCARET, *appercevant le Chevalier.*

O Ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce-là cette Dame dont tu m'as parlé, Marquis?

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Oui, c'est ma Comtesse: pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Hò, parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

Madame TURCARET, *bas.*

Quel contre-tems!

LE MARQUIS.

Explique-toi, Chevalier; est-ce que tu connaîtrais ma Comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute: il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? ah, l'infidelle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

LISETTE, Madame JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mad. TURCARET.

Madame JACOB, *à la Baronne.*

MADAME, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, Madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

Madame JACOB.

Je vous demande pardon, Madame, je reviendrai une autrefois... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaisant incident!

Madame JACOB, *à Madame Turcaret.*

Par quelle aventure, Madame, vous rencontré-je en cette maison?

Madame TURCARET, *bas, à part.*

Payons de hardieſſe. (*Haut, à Madame Jacob.*) Je ne vous connais pas, ma bonne.

Madame JACOB.

Vous ne connaiſſez pas Madame Jacob! tredame! eſt-ce à cauſe que depuis dix ans vous êtes ſéparée de mon frère qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS.

Vous n'y penſez pas, Madame Jacob: ſavez-vous bien que vous parlez à une Comteſſe?

Madame JACOB, *au Marquis.*

A une Comteſſe! Hé! dans quel lieu, s'il vous plaît, eſt ſa Comté? Hà! vraiment j'aime aſſez ces gros airs-là!

Madame TURCARET.

Vous êtes une inſolente, m'amie.

Madame JACOB, *à Madame Turcaret.*

Une inſolente! moi, je ſuis une inſolente! jour de Dieu! ne vous y jouez pas; s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai auſſi bien que vous.

Madame TURCARET.

Hò! je n'en doute pas: la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reſte de ſottiſes.

Madame JACOB.

La fille d'un Maréchal! pardi! voilà une

Dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naiſſance! vous avez apparemment oublié que Monſieur Briochais votre père était Patiſſier dans la ville de Falaiſe. Allez, Madame la Comteſſe, puiſque Comteſſe y a, nous nous connaiſſons toutes deux: mon frère rira bien, quand il ſaura que vous avez pris ce nom burleſque, pour venir vous requinquer à Paris; je voudrais, par plaiſir, qu'il vînt ici tout-à l'heure.

LE CHEVALIER, *à Mad Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaiſir-là, Madame; nous attendons à ſouper Monſieur Turcaret.

Madame TURCARET, *à part.*

Ahi!

LE MARQUI.

Et vous ſouperez auſſi avec nous, Madame Jacob; car j'aime les ſoupers de famille.

Madame TURCARET, *à elle-même.*

Je ſuis au déſeſpoir d'avoir mis le pied dans cette maiſon.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

Madame TURCARET, *à elle-même.*

J'en vais ſortir tout-à-l'heure. (*Elle va pour ſortir.*)

LE MARQUIS, *à Mad. Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu Monſieur Turcaret.

Madame TURCARET.

Ne me retenez point, Monsieur le Marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh, palsembleu, Mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Hé! Marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Je n'en ferai rien: pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE

Non, Marquis; de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Prière inutile: tout ce que je puis faire pour vous, Madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE.

Ah! par ma foi, voici Monsieur Turcaret.

Madame JACOB.

J'en suis ravie.

Madame TURCARET.

La malheureuse journée!

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi?

LE MARQUIS.

Je suis au comble de ma joie.

SCÈNE X.

Madame JACOB, LISETTE, LA BARONNE. M. TURCARET, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Madame TURCARET.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

J'AI renvoyé l'Huissier, Madame, & terminé... (*Appercevant sa sœur.*) Ahi! en croirai-je mes yeux! ma sœur ici!.. (*Appercevant sa femme.*) Et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connaissance, Monsieur Turcaret: vous voyez une belle Comtesse dont je porte les chaînes: vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier Madame Jacob.

Madame JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah, mon frère!

M. TURCARET, *à Mad. Jacob.*

Ah, ma sœur! (*A lui-même.*) Qui diable les a amenés ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là; embrassez ces deux objets

chéris: ah! qu'il paraît ému! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *bas.*

Je n'ôſe la regarder, je crois voir mon mauvais Génie.

Madame TURCARET, *bas.*

Je ne puis l'enviſager ſans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux; laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous revoir après dix années de ſéparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, Monſieur, à rencontrer ici Madame Turcaret; & je conçois bien l'embarras où vous êtes: mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il vous a dit qu'il était veuf! hé, parbleu! ſa femme m'a dit auſſi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *tout interdit, à la Baronne.*

J'ai cru, Madame... qu'en vous faiſant accroire que... je croyais être veuf... vous croiriez que... je n'aurais point de femme.. (*Bas.*) J'ai l'eſprit troublé, je ne ſais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, Monsieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter: je passerai même plus avant; au-lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec Madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi, Madame! hò! pour cela, non: vous ne la connaissez pas, c'est un démon; j'aimerais mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Madame TURCARET, *à son mari.*

Hò! Monsieur, ne vous en défendez pas tant: je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; & je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites, pour me tenir en Province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en Province! ah! Monsieur Turcaret, vous avez tort; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Madame TURCARET, *au Marquis.*

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez ses maitresses faire un charivari; & je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah, l'insolente !

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à Mad. Turcaret.*

Vous m'insultez, Madame.

Madame TURCARET, *à la Baronne.*

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! ah, ventrebleu ! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie... (*Il veut frapper sa femme.*)

LE CHEVALIER *le retient.*

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, Monsieur Turcaret : vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER, *se mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monsieur !..

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.



SCÈNE XI.

Madame JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, JASMIN, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mad. TURCARET.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

IL y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, *à Jasmin.*

Ah! (*A Madame Turcaret.*) Je vais revenir: je vous apprendrai, impudente! à respecter une maison... (*Il sort.*)

Madame TURCARET, *à son mari.*

Je crains peu vos menaces.

JASMIN *sort.*



SCÈNE XII.

Madame JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mad. TURCARET.

LE CHEVALIER, *à Mad. Turcaret.*

CALMEZ votre eſprit agité, Madame ; que Monſieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Madame TURCARET, *au Chevalier.*

Ho! tous ſes emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE, *à Mad. Turcaret.*

Nous allons l'appaiſer en votre faveur.

Madame TURCARET, *à la Baronne.*

Je vous entends, Madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaiſſance, je ſouffre qu'il continue à vous rendre des ſoins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne Monſieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Madame TURCARET.

Cela eſt trop généreux.

LE MARQUIS.

Puiſque Madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renonces-y auſſi, Chevalier. Il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même.

SCENE XIII.

Madame JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS, Madame TURCARET.

FRONTIN.

O malheur imprévu! ô difgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN, *au Chevalier.*

Les affociés de Monfieur Turcaret ont mis garnifon chez lui pour deux-cent-mille écus que leur emporte un Caiffier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de fe fauver; mais je fuis arrivé trop tard, fes créanciers fe font déja affurés de fa perfonne.

Madame JACOB.

Mon frère entre les mains de fes créanciers! Tout dénaturé qu'il eft, je fuis touchée de fon malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit, je fens que je fuis fa fœur. (*Elle fort.*)

Madame TURCARET.

Et moi je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je fens que je fuis fa femme. (*Elle fort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner: mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Bon, bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN, *au Marquis.*

J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui, quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Hé bien?

FRONTIN, *au Chevalier.*

Hé bien, Monsieur! ils m'ont aussi arrêté & fouillé, pour voir si par hazard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au

profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de Madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juste Ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix-mille francs, que Monsieur Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, & que Monsieur Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étais à moi ?

FRONTIN.

Hò ! vraiment, Monsieur je n'y ai pas manqué; j'ai dis que j'appartenais à un Chevalier : mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage ; & je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah, Chevalier ! je ne

vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chaſſé Marine à cauſe qu'elle n'était pas dans vos intérêts, & je chaſſe Liſette parce qu'elle y eſt. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE MARQUIS, *riant.*

AH, ah! ma foi, Chevalier, tu me fais rire; ta conſternation me divertit. Allons ſouper chez le Traiteur, & paſſer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous ſuivrai-je, Monſieur ?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non; je te donne ton congé; ne t'offre jamais à mes yeux.

LE MARQUIS & LE CHEVALIER *ſortent.*



SCÈNE XVI, & *dernière.*

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ET nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te propoſer. Vive l'eſprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déja touché l'argent, il eſt en ſûreté; j'ai quarante-mille francs. Si ton ambition veut ſe borner à cette petite fortune, nous allons faire ſouche d'honnêtes-gens.

LISETTE.

J'y conſens.

FRONTIN.

Voilà le règne de Monſieur Turcaret fini; le mien va commencer.

Fin du cinquième & dernier Acte.



CRITIQUE DE LA COMÉDIE DE TURCARET, PAR LE DIABLE BOITEUX; EN DEUX DIALOGUES.

PREMIER DIALOGUE,

Servant de Prologue à la Comédie de Turcaret.

ASMODÉE, Dom CLÉOFAS.

ASMODÉE.

PUISQUE mon Magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde; & je prétends, chaque jour, offrir à vos yeux de nouveaux objets.

Dom CLÉOFAS.

Vous aviez bien raiſon de me dire que vous allez bon train, tout boiteux que vous êtes; comment diable! nous étions tout-à-l'heure à Madrid, je n'ai fait que ſouhaiter d'être à Paris, & je m'y trouve. Ma foi, Seigneur Aſmodée, c'eſt un plaiſir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'eſt-il pas vrai?

Dom CLÉOFAS.

Aſſurément. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel lieu vous m'avez tranſporté. Nous voici ſur un théâtre; je vois des décorations, des loges, un parterre; il faut que nous ſoyons à la Comédie.

ASMODÉE.

Vous l'avez dit; & l'on va repréſenter tout-à-l'heure une pièce nouvelle, dont j'ai voulu vous donner le divertiſſement. Nous pouvons, ſans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir, en attendant qu'on commence.

Dom CLÉOFAS.

La belle aſſemblée! Que de Dames!

ASMODÉE.

Il y en aurait encore davantage, ſans les ſpectacles de la Foire: la plupart des femmes y courent avec fureur. Je ſuis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais & de leurs cochers;

c'eſt à cauſe de cela que je m'oppoſe au deſſein des Comédiens. J'inſpire tous les jours de nouvelles chicanes aux Batelcurs. C'eſt moi qui leur ai fourni le Suiſſe.

Dom CLÉOFAS.

Que voulez-vous dire par votre Suiſſe ?

ASMODÉE.

Je vous expliquerai cela une autre fois; ne ſoyons préſentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places ? Savez-vous ce qui fait la foule ? C'eſt que c'eſt aujourd'hui la première repréſentation d'une Comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le Public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

Dom CLÉOFAS.

C'eſt-à-dire que les gens d'affaires ſont tous des...

ASMODÉE.

C'eſt ce qui vous trompe; il y a de fort honnêtes gens dans les affaires; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre: mais il y en a qui, ſans s'écarter des principes de l'honneur & de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, & dont la Robe & l'Épée ne dédaignent pas l'alliance. L'Auteur reſpecte ceux-là. Effectivement il aurait tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens

dans toutes les professions. Je connais même des Commissaires, & des Greffiers qui ont de la conscience.

Dom CLÉOFAS.

Sur ce pied-là, cette Comèdie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

ASMODÉE.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, n'offense pas les vrais dévots. Hé ! pourquoi les gens d'affaires s'offenseraient-ils de voir sur la scène un sot, un frippon de leur Corps ! cela ne tombe point sur le général. Ils seraient donc plus délicats que les Courtisans & les gens de Robe, qui voient tous les jours avec plaisir représenter des Marquis fats & des Juges ignorans & corruptibles.

Dom CLÉOFAS.

Je suis curieux de savoir de quelle manière la pièce sera reçue : apprenez-le moi, de grâce, par avance.

ASMODÉE.

Les Diables ne connaissent point l'àvenir, je vous l'ai deja dit. Mais quand nous aurions cette connaissance, je crois que le succès des Comédies en serait excepté, tant il est impénétrable.

Dom CLÉOFAS.

L'Auteur & les Comédiens se flattent sans doute qu'elle réussira.

ASMODÉE.

Pardonnez-moi. Les Comédiens n'en ont pas bonne opinion; & leurs pressentimens, quoiqu'ils ne soient pas infaillibles, ne laissent pas d'effrayer l'Auteur qui s'est allé cacher aux troisièmes loges, où, pour surcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un Caissier & un Agent de Change, qui disent avoir ouï parler de sa pièce, & qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il est si sourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

Dom CLÉOFAS.

Oh! je crois qu'il y a bien des Caissiers & des Agens de Change dans cette assemblée.

ASMODÉE.

Oui, je vous assûre; je ne vois par-tout que des cabales de Commis & d'Auteurs, que des siffleurs dispersés & prêts à se répondre.

Dom CLÉOFAS.

Mais l'Auteur n'a-t-il pas aussi ses partisans?

ASMODÉE.

Hò qu'oui! il a ici tous ses amis, avec les amis de ses amis. De plus, on a répandu dans le parterre quelques Grenadiers de Police pour tenir les Commis en respect: cependant, avec

tout cela, je ne voudrais pas répondre de l'évènement. Mais, taisons-nous; les Acteurs paraissent. Vous entendez assez le français pour juger de la pièce: écoutons-la; &, après que le parterre en aura décidé, nous réformerons son jugement, ou nous le confirmerons.



SECOND DIALOGUE.

ASMODÉE, Dom CLÉOFAS.

ASMODÉE.

HÉ bien! Seigneur Dom Cléofas, que pensez-vous de cette Comédie? Elle vient de réussir, en dépit des cabales: les ris sans cesse renaissans des personnes qui se sont livrées au spectacle, ont étouffé la voix des Commis & des Auteurs.

Dom CLÉOFAS.

Oui; mais je crois qu'ils vont bien se donner carrière présentement, & se dédommager du silence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point: les voilà déja qui forment des pelotons dans le parterre, & qui répandent leur venin: j'apperçois, entr'autres, trois chefs de meutes, trois beaux-esprits qui vont entraîner dans leur sentiment quelques petits génies qui les écoutent: mais je vois à leurs trousses deux amis de l'Auteur. Grande dispute; on s'échauffe de part & d'autre. Les uns disent de la pièce plus de mal qu'ils n'en pensent, & les autres en pensent moins de bien qu'ils n'en disent.

Dom CLÉOFAS.

Hé! quel défaut y trouvent les critiques?

ASMODÉE.

Cent-mille.

Dom CLÉOFAS.

Mais encore?

ASMODÉE.

Ils disent que tous les personnages en sont vicieux, & que l'Auteur a peint les mœurs de trop près.

Dom CLÉOFAS.

Ils n'ont, parbleu! pas tout le tort; les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il est vrai: j'en suis assez content. La Baronne tire fort sur votre Dona Thomasa. J'aime à voir, dans les Comédies, régner mes Héroïnes: mais je n'aime pas qu'on les punisse au dénouement; cela me chagrine. Heureusement il y a bien des Pièces Françaises où l'on m'épargne ce chagrin-là.

Dom CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la Baronne soit trompée dans son attente; que le Chevalier perde toutes ses espérances, & que Turcaret soit arrêté: vous voudriez qu'ils fussent tous contens: car, enfin, leur châtiment est une leçon qui blesse vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me console, c'eſt que Liſette & Frontin ſont bien récompenſés.

Dom CLÉOFAS.

La belle récompenſe ! les bonnes diſpoſitions de Frontin ne ſont-elles pas aſſez prévoir que ſon règne finira comme celui de Turcaret ?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret ; qu'en dites-vous ?

Dom CLÉOFAS.

Je dis qu'il eſt manqué, ſi les gens d'affaires ſont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des myſtères qui ne ſont point ici développés.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaiſe que ces myſtères ſe découvrent. L'Auteur m'a fait plaiſir de montrer ſimplement l'uſage que mes partiſans ſont des richeſſes que je leur fais acquérir.

Dom CLÉOFAS.

Vos partiſans ſont donc bien différens de ceux qui ne le ſont pas ?

ASMODÉE.

Oui vraiment. Il eſt aiſé de reconnaître les miens : ils s'enrichiſſent par l'uſure, qu'ils n'oſent plus exercer que ſous le nom d'autrui, quand ils ſont riches ; ils prodiguent leurs richeſſes, lorſ-

qu'ils ſont amoureux, & leurs amours finiſſent par la fuite ou par la priſon.

Dom CLÉOFAS.

A ce que je vois, c'eſt un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moi, Seigneur Aſmodée, quel bruit eſt-ce que j'entends auprès de l'Orcheſtre ?

ASMODÉE.

C'eſt un Cavalier Eſpagnol qui crie contre la ſéchèreſſe de l'intrigue.

Dom CLÉOFAS.

Cette remarque convient à un Eſpagnol. Nous ne ſommes point accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractères, leſquelles ſont, pour la plupart, fort faibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'eſt en effet le défaut ordinaire de ces ſortes de pièces : elles ne ſont point aſſez chargées d'évènemens. Les Auteurs veulent toute l'attention du Spectateur pour le caractère qu'ils dépeignent ; & je ſuis de leur ſentiment, pourvu que, d'ailleurs, la pièce ſoit intéreſſante.

Dom CLÉOFAS.

Mais celle-ci ne l'eſt point.

ASMODÉE.

Hé ! c'eſt le plus grand défaut que j'y trouve. Elle ſerait parfaite, ſi l'Auteur avait ſu engager à aimer les perſonnages ; mais il n'a pas eu aſſez

d'esprit pour cela. Il s'est avisé mal-à-propos de rendre le vice haïssable. Personne n'aime la Baronne, le Chevalier, ni Turcaret; ce n'est pas là le moyen de faire réussir une Comédie.

Dom CLÉOFAS.

Elle n'a pas laissé de me divertir. J'ai eu le plaisir de voir bien rire; je n'ai remarqué qu'un homme & une femme qui aient gardé leur sérieux; les voilà encore dans leur loge; qu'ils ont l'air chagrin! ils ne paraissent guères contens.

ASMODÉE.

Il faut le leur pardonner; c'est un Turcaret avec sa Baronne. En récompense, on a bien ri dans la loge voisine. Ce sont des personnes de Robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles... Mais le monde acheve de s'écouler; sortons: allons à la Foire voir de nouveaux visages.

Dom CLÉOFAS.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui est cette jolie femme qui paraît aussi mal satisfaite.

ASMODÉE.

C'est une Dame que les glaces & les porcelaines brisées par Turcaret, ont étrangement révoltée: je ne sais si c'est à cause que la même scène s'est passée chez elle ce Carnaval.

FIN.